



Lettres ou pas Lettres

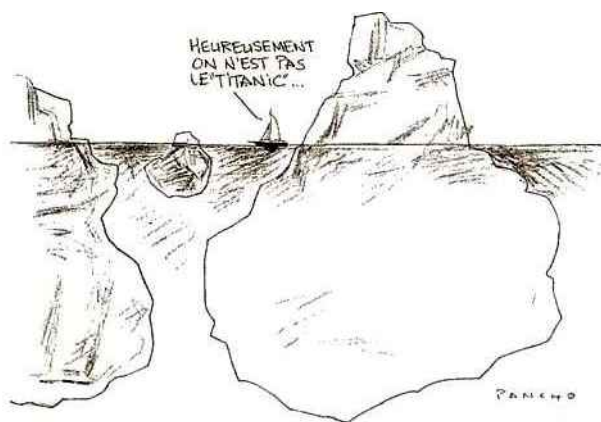
Vive la calotte !

Dans *“Briser la glace”*, Julien Blanc-Gras (Paulsen)
raconte un chaleureux voyage au Groenland.

AUTOUR de l’an 985, les Vikings d’Erik le Rouge fondèrent une colonie qu’ils baptisèrent, en cette époque plus chaude qu’aujourd’hui, « Greenland », c’est-à-dire le « vert pays. » Ils poussèrent jusqu’à Terre-Neuve, et même jusqu’au Labrador et au Québec, sans avoir « l’idée de génocider les indigènes du Nouveau Monde, eux ».

Ce n’est pas sur un drakkar mais sur un voilier que Julien Blanc-Gras a décidé d’embarquer. En compagnie d’un peintre et de deux loups de mer bretons, l’écrivain novice apprend à ne jamais prononcer le mot « lapin », qui porte malheur sur un bateau. Grâce au faible tirant d’eau et à la double coque en aluminium, les « quatre garçons dans le vent » se permettent de caresser les icebergs, en se répétant, dans les passes difficiles, la formule « siku kisimi », qui signifie, en inuit, « la glace décide ».

Quand les icebergs transforment la mer en champ de mines, « la course du voilier opère des arabesques sur une bande-son de craquements permanents, chant de la coque broyant les petits glaçons sur



son passage. Nous frôlons des murs que l’on peut toucher en tendant le bras ». Auparavant, le quartet a visité de minuscules villages de pêcheurs et découvert les plaisirs du kaffemik, ce café offert par l’habitant à quiconque frappe à sa porte. « En l’absence de place du village où jouer à la pétanque et d’arbre à palabres pour commenter l’actualité (...). Une bonne maison a toujours une cafetière sur le feu. »

La convivialité à ses rites : par exemple mastiquer, en guise d’amuse-gueule, une bouchée de foie de phoque cru,

« spongieuse, gluante, salée, dégueulasse ». Lors d’une fiesta, les deux Bretons entament un fest-noz endiablé, « sautant en l’air en se donnant le petit doigt », sous le regard de villageois admiratifs. Le récit de Julien Blanc-Gras est tout aussi sautillant, cocasse, sur fond de tragédie. Il n’y a pas que la glace qui fond : la culture inuite aussi. Passer, en quelques années, des igloos aux immeubles en béton et du traîneau au motoneige fait des dégâts dans les têtes. Le réchauffement climatique n’est pourtant pas une calamité

pour tout le monde : « les périodes de pêche sont plus longues », se félicite un chasseur de phoques. Et les grandes compagnies salivent sur les gisements de pétrole et de métaux rares, bientôt accessibles.

Reste le personnage principal du livre : l’iceberg. « Personne n’est préparé à subir un tel assaut de beauté », s’affole Julien Blanc-Gras. Comment décrire 5 000 nuances de blanc et de bleu ? Voici l’écrivain au pied du mur (de glace), confronté à l’épreuve suprême : exprimer le sublime, c’est-à-dire l’au-delà des mots. L’auteur est trop modeste quand il prétend ne pas y arriver : « J’en ai marre d’essayer de retranscrire la grâce de la glace. J’abandonne. Je passe le relais à Dostoïevski. » Pour les enfants, il a trouvé la solution : « Je fais des conférences dans des écoles et je vois qu’on ne montre que du négatif aux gamins. On leur explique que la planète est foutue. Je préfère leur transmettre l’idée que la planète est belle. »

Frédéric Pagès

189 p., 19,50 €.